

Kokain (Cocaïne)

d'après le roman de Pitigrilli

adaptation et mise en scène Frank Castorf

Frank Castorf

avec le soutien de la Stiftung Deutsche Klassenlotterie Berlin,
du Sénat de Berlin, de la déléguée à la Culture et
au Média du Gouvernement fédéral allemand
et du ministère des Affaires étrangères allemand



58^e FESTIVAL D'AVIGNON

DEXIA

Crédit Local

théâtre

Châteaublanc

22h

durée 3h

première en France

spectacle en allemand, surtitré

7 8 9

d'après le roman de Pitigrilli

adaptation et mise en scène Frank Castorf

avec

Kathrin Angerer – Maddalena, appelée Maud, appelée Cocaïna

Jeanette Spassova – Kalantan Ter-Gregorianz, la belle Arménienne

Marc Hosemann – Tito Arnaudi, journaliste et cocaïniste

Alexander Scheer – Pietro Nocera, rédacteur et érotomane

Hendrik Arnst – Jacques Rivette, rédacteur en chef et alcoolique

Silvia Rieger – le père de Maddalena, dealer et moraliste

Irina Potapenko – Christine, prostituée et stagiaire

Martha Fessehatzion – Pierina, une amie de Maddalena

Brigitte Cuvelier – proxénète et danseuse

Jörg Neumann – le mari de Kalantan, entrepreneur

musicien – **Sir Henry**

scénographie **Jonathan Meese**

costumes **Barbara Aigner**

composition et musique **Sir Henry**

régie vidéo **Jan Speckenbach**

caméra **Andreas Deinert**

montage en direct **Jens Crull**

lumières **Lothar Baumgarte**

collaboration dramaturgique **Carl Hegemann, Jutta Wangemann**

traduction française et régie surtitrage **Joseph Schmittbiel**

Production Volksbühne am Rosa-Luxemburg-Platz (Berlin)

Pourquoi avoir choisi d'adapter sur scène *Cocaïne* de Pitigrilli (1895-1975), roman qui raconte la décadence d'un héros libertin des années vingt ?

Frank Castorf: J'ai lu le scénario de Fassbinder composé à partir du roman de Pitigrilli et qui n'a jamais été tourné. Cependant, je ne voulais pas entraîner ce roman dans cette direction. En lisant le roman de Pitigrilli, j'ai remarqué qu'il y avait quelques ressemblances avec *le Voyage au bout de la nuit* de Céline que je souhaitais initialement mettre en scène. *Cocaïne* raconte l'histoire d'un dandy de salons. Et ce voyage au cœur de la décadence m'a frappé en regard de l'époque que nous vivons. Affirmer, comme il est dit dans le roman, que chacun doit se suicider à l'âge de 28 ans, c'est courageux de la part d'un jeune homme. Cela témoigne d'un certain amour-propre, mais aussi d'une volonté de se détruire avec une certaine élégance. Cette pièce représente un peu la décadence dans laquelle nous nous sommes enfoncés aujourd'hui en Europe.

Comment avez-vous travaillé pour créer cet état de chaos à la fois précis et permanent sur scène ?

Et comment avez-vous collaboré avec le plasticien Jonathan Meese ?

La scénographie "trash" de Jonathan Meese est une sorte d'installation. Jonathan a une imagination aux antipodes de la mienne, mais cette confrontation est stimulante. [...] Ma méthode est de tenter de confronter les acteurs à eux-mêmes ainsi qu'aux éléments qui les environnent. Laisser par exemple un comédien subir le bruit d'une machine face à laquelle il doit parler; faire se rencontrer des choses qui n'ont rien en commun. Il s'agit de confronter les hommes et les femmes comme des chiens de combat. Il s'agit de porter la question de la survie de l'existence au cœur même du théâtre. Les femmes et les hommes qui participent à cette pièce ont besoin de bouger, de crier, de danser. Dès qu'ils sortent de la croix en acier, ils sont d'abord des êtres humains et se mettent peu à peu à se fondre dans la masse et l'artificialité. Puis, ils rentrent de nouveau dans la croix en acier, et alors, la caméra qui ne les quitte pas d'une semelle représente le voyeurisme de nos sociétés médiatisées. Tout y est montré, comme aujourd'hui dans notre planète transformée en gigantesque écran: la poitrine, les boutons, le sang... La caméra ne les lâche pas, elle est comme une ombre. La caméra et le film de science-fiction hiératique projeté – *Zardoz*, avec Sean Connery et Charlotte Rampling – fonctionnent comme l'ombre du théâtre. C'est quelque chose dont on ne peut plus se débarrasser. Cette façon qu'ont les comédiens de s'utiliser eux-mêmes comme champ d'expérimentation est liée avec ce que l'on décrit dans cette pièce, et même dans toutes nos créations artistiques. [...] Il y a une certaine lourdeur scénographique, je le reconnais volontiers, un mouvement circulaire accompagné par un style "trash", avec des volcans et du feu. Mais cette pièce est en évolution constante, et cette scénographie m'oblige à inventer des solutions intéressantes.

Ce qui est particulièrement frappant dans votre théâtre en général, et dans cette pièce en particulier, c'est de voir sur scène des acteurs – qui savent à la fois jouer, chanter et danser – se donner à cœur perdu, se mettre à l'épreuve, habiter l'espace et la représentation avec un engagement corporel étonnant...

Au fur et à mesure que se déroulent la pièce et l'histoire, les hommes entrent de plus en plus dans leur subjectivité. Ils ne se sacrifient pas seulement eux-mêmes sur une sorte d'autel, mais ils sacrifient l'art de Jonathan Meese à l'aide de leur propre subjectivité. C'est une sorte de narcissisme solidarisé. Plus ils sont subjectifs, plus c'est synchrone avec la scénographie. [...] À partir du moment où l'on fait du théâtre ou de l'art, il est impossible de ne pas se diriger vers un dépassement de soi-même. Ce qui est intéressant, c'est d'abord l'homme sur scène, sa nature. Puis, il y a des situations spécifiques qui font avancer cette nature, qui l'accélèrent. C'est ce qui m'intéresse de chercher en ce moment.

Qu'est-ce qui vous intéresse particulièrement dans l'univers baroque de Pitigrilli ?

Pitigrilli est souvent très boulevardier, mais on trouve chez lui le rire qui peut détruire les chaînes, même si je n'ai pas tellement insisté sur cet aspect des choses dans la mise en scène. [...] Au fond, la phrase du roman selon laquelle "tout homme intelligent arrivé à 28 ans devrait se tuer" ne peut être prononcée qu'après avoir vécu l'expérience du fascisme. J'ai l'impression que toutes les classes sociales en Europe partagent ce sentiment en ce moment, qu'elles n'ont plus l'espoir de changer le monde, et qu'elles sont punies du fait de leur subjectivité aliénée. Quand ces jeunes hommes mettent en scène leur autodestruction et leur nihilisme, ils énoncent une vérité, et ils doivent le faire, même si je considère cela avec tristesse. J'ai une réelle volonté d'exprimer cela par la mise en scène. Le roman de Pitigrilli intègre des sentiments de répulsion, de dégoût et d'ordure, et Jonathan s'en sert également pour sa scénographie.

La cocaïne ? C'est ça le nouveau sujet de Frank Castorf ? Alors que le monde mène une guerre civile globale, que le terrorisme et la guerre sont devenus presque des synonymes, que la démocratie s'avère de plus en plus n'être qu'un état historique transitoire- comme le communisme il y a quelques années -, incapable de survivre à la pression engendrée par ses propres règles, la Volksbühne se préoccupe d'une drogue à la mode dans les années vingt du siècle dernier. Au regard de la mise en danger de la civilisation, ne devrait-on pas travailler sur des contenus politiques importants au théâtre ? Ou, si l'on n'y est pas encore préparé, au moins s'occuper d'interroger la vie ?

"La rationalité seule de l'ère des ordinateurs et de leur rapidité ne suffit pas. Si l'on est uniquement cynique, tout s'effondre. La religiosité est un ancrage." Avec ces mots, Frank Castorf a surpris il y a quelque mois ses interlocuteurs. "C'est l'ivresse du catholicisme qui a déjà attiré Bataille. Il est proche de la théâtralité. Et on y trouve un îlot de repos. J'ai besoin du merveilleux".

Castorf travaille sur l'ivresse et les tentatives de transcendance d'états de vie et de conscience insupportables par les drogues, dans la suite directe de sa dernière mise en scène Forever Young. La scénographie de Jonathan Meese est un monolithe qui court-circuite le Moyen-Âge et le futurisme. Le roman *Cocaïne* de l'auteur et journaliste italien Pitigrilli contient beaucoup d'éléments autobiographiques. Il a été interdit régulièrement depuis sa publication en 1922.

La cocaïne ? Cette drogue au caractère double dangereux, qui force à la fois l'excès anti-économique et le calcul économique, est réputée pour être le prototype du stimulant pour tous ceux qui veulent entreprendre quelque chose, que ce soit dans le domaine artistique, érotique ou économique : c'est la drogue des entrepreneurs. La cocaïne, avant même le café ou les amphétamines, est LA drogue capitaliste. Elle doit permettre de faire des efforts dont on est incapable en temps normal et donner des capacités que l'on n'a pas habituellement. Elle doit embellir notre existence dans cette vallée de larmes, sans avoir besoin de la quitter ou la changer. Sa consommation est à la fois un phénomène de luxe, une preuve de pauvreté et le lien idéal entre l'élite et les bas-fonds. Elle nous transpose dans un état où nous nous croyons supérieurs aux autres – du moins de notre propre point de vue.

Mais il ne s'agit pas de la cocaïne, comme il ne s'agit pas d'alcoolisme, d'obsessions sexuelles ou d'autres superficialités du roman. La cocaïne est une métaphore: elle n'est pas l'alkaloïde du coca, c'est la mort douce et volontaire que nous appelons tous par des voix et paroles différentes... un symbole de l'empoisonnement que nous subissons tous, écrit Pitigrilli. La nostalgie impossible à rassasier du repos, de l'harmonie infinie, de la transcendance commune à tous les hommes qui s'efforcent de vivre à la sueur de leur front. Pour l'homme non religieux, le monde merveilleux où les problèmes n'existent plus et où tout n'est qu'harmonie peut être atteint seulement dans la mort. Mais déjà Heinrich von Kleist donnait à penser: "quel dommage que l'œil qui apercevra le paradis est en décomposition", ce qui ne l'a pas empêché de se suicider peu après. Rainer Werner Fassbinder, qui voulait adapter cet œuvre de Pitigrilli pour le cinéma, est décédé juste avant, et d'une manière proche de celle de Tito Arnauti, le héros du roman.

Frank Castorf transpose ce morceau de littérature drôle et léger sur la scène, là où l'ivresse est le contraire de ce qu'elle prétend être, à savoir une construction élaborée "à la sueur de leur front". Des frontières et la transgression des frontières. L'ivresse et la routine. Le paradis et l'enfer. La dichotomie qui s'ouvre est universelle. Les suicidés et les guerriers antiterroristes lui sont soumis autant que les consommateurs moyens ou les sportifs de haut niveau. Seule la mort la fait disparaître, et parfois un certain humour nous la fait oublier.

Carl Hegemann

Frank Castorf est né à Berlin en 1951 et a grandi en RDA, au rythme de la contre-culture rock américaine, des films de Fellini, Godard, Wajda, Truffaut et Kubrick. Il suit des études d'histoire de la culture, de philosophie et de théâtre avant d'être engagé comme dramaturge et metteur en scène à Senftenberg. Plus tard, il présente ses premiers spectacles dans les théâtres de Reifswald et de Brandenburg qui sont jugés incorrects par la censure et retirés de l'affiche. À l'issue d'un procès contre les autorités dont il sort gagnant, il est expédié à Anklam (au fin fond de la RDA). Il monte Heiner Müller, Antonin Artaud, Berthold Brecht et William Shakespeare. La censure veille sur lui: il est remercié en 1985.

Après la chute du mur, il arrive à la tête de la Volksbühne, mais ne cesse pas pour autant de se battre. Dans Berlin, où doit disparaître toute trace de la partition est-ouest de la ville, il inscrit en lettres géantes OST (Est) sur le toit du théâtre. Admirateur de Karl Marx, de Hegel et des Rolling Stones, Frank Castorf est un artiste politisé, brillant et controversé. Il incarne depuis vingt ans le versant indépendant, subversif, de la pensée et de la culture allemande. Ses mises en scène les plus récentes sont *Forever young* d'après Tennessee Williams (2003); *Le Maître et Marguerite* de Mikhaïl Boulgakov, *L'Idiot* de Dostoïevski (2002); *Berlin Alexanderplatz* d'après Alfred Döblin, *Humiliés et Offensés* d'après Dostoïevski (2001), *Particules élémentaires* d'après Houellebecq (2000), *Les Démons* d'après Dostoïevski (1999); *Les Mains sales* de Jean-Paul Sartre (1998).

Dino Segre, plus connu sous son pseudonyme **Pitigrilli**, est né le 9 mai 1893 à Turin. Après des études de droit, il travaille comme journaliste. Il est rédacteur de 1918 à 1920 pour *Epoca*, puis devient en 1925 correspondant de la *Gazetta del Popolo* à Constantinople. Il devient rédacteur en chef de différentes revues hebdomadaires et mensuelles (*Le Grandi Firme*, *Il Dramma*, *Le grandi novelle* et *Il Cherchio Blu*) et collabore aux revues allemandes *Uhu* et *Der Querschnitt*. Depuis 1920, il s'est fait connaître par ses romans écrits sous le pseudonyme Pitigrilli qui acquièrent vite la réputation d'être "sulfureux" par leurs titres, leurs couvertures et, bien entendu, leurs contenus. Devenus des best-sellers, ils sont traduits dans les années vingt dans plusieurs langues. Pendant le débat sous la République de Weimar sur la "loi contre la culture ordurière", ses romans tels que *la Ceinture de chasteté* (1920), *Cocaïne* (1921), *la Vierge au 18 carats* (1924) ou *les Végétariens de l'amour* (1932) sont montrés du doigt et condamnés par la censure.

Pitigrilli est aussi en contact avec les résistants antifascistes et impliqué en 1929 dans un procès spectaculaire pour un prétendu "outrage" à Mussolini. Parallèlement, il aurait été un collaborateur secret du service d'espionnage fasciste OVRA. En 1938, suite à la loi raciale italienne, il doit s'enfuir en Suisse à cause de ses origines juives. De 1948 à 1957, il vécut avec sa famille en Argentine, puis à Paris. En 1957, il retourna à Turin, se convertit au catholicisme et s'opposa jusqu'à sa mort, en 1975, à une réédition de ses romans.

Cocaïne est publié en allemand en 1927, 1954 et 1983; le roman est mis à l'index car "son contenu est contraire à l'éthique du mariage et de la sexualité". Suite à une plainte des éditions Rowohlt en 1988, l'interdiction est levée. *Cocaïne* est publié en français en 1938 par Robert Lattes (éd. Albert Michel, épuisé). Les éditions Milo viennent de rééditer *Dolico Blonde* (2002) et *l'Homme qui cherche l'amour* (2001).

Frank Castorf participe au
Monde des rencontres

le 11 juillet | 16h30 | Jardin de la rue de Mons

Nous, artistes invités du Festival d'Avignon 2004 et nos équipes, voulons affirmer notre attachement à la mission publique, au service de l'art et de la création. Nous continuons à penser que la politique culturelle de l'État doit protéger des lois du marché nos pratiques spécifiques. La question de l'intermittence doit être traitée en fonction d'objectifs artistiques et culturels. Elle dépasse le point de vue purement économique des partenaires sociaux. Elle engage l'avenir artistique et intellectuel de la France. La réforme de l'intermittence, signée le 26 juin 2003, est injuste parce qu'elle élimine sans discernement une partie d'entre nous, et perverse parce qu'elle tente de nous dresser les uns contre les autres. Le mouvement des intermittents a mûri. Il a fait des propositions responsables, nous les soutenons. Cette lutte est notre lutte dans la mesure où elle se réclame de l'héritage dont nous sommes les dépositaires, celui des artistes singuliers qui ont fait l'histoire du théâtre et de tous les arts vivants, et non de la bonne marche de l'industrie du culturel.

L'équipe du spectacle

Pour offrir au public ces moments d'émotion, 1260 personnes – artistes, techniciens et équipes d'organisation – ont uni leurs efforts, leur enthousiasme pendant plusieurs mois. Parmi eux, 590 personnes sont directement salariées par le Festival: 20 permanents, 286 salariés en contrats à durée déterminée, 284 techniciens qui relèvent du régime intermittent du spectacle; parmi les compagnies françaises invitées, 279 artistes et techniciens relèvent également de ce régime.

Autour des paroles artistiques et des spectacles, nous avons souhaité que ce Festival puisse être un moment vivant de rassemblement des artistes, du public et des professionnels, d'échanges et de propositions sur la nécessité et la place de l'art dans notre société et sur les conditions de sa production.

La direction du Festival